

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Art et mensonge

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1931, tome 30, p. 212-215

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

ART ET MENSONGE

« L'Ecole favorise l'artifice et annule le génie, car c'est une mécanique étrangère à l'intuition. *Id quod visum placet.* »

Salut, artiste humain, divinateur de ce monde, visionnaire de la Beauté qui gît dans l'homme et non dans les formes, dans les intuitions et non dans les copies enfantines, dans le génie et non dans les écoles talentueuses, et dans la grâce inévitable de Dieu. Quand un homme voudrait être cet artisan du monde, sans puiser la vérité psychologique aux sources de soi-même, il ne réussirait tout juste qu'un mesquin Flaubert, un Raphaël galant (le plus sûr virtuose de la mesure formelle), quelque statuaire de cette Rome païenne, transpositeur atrocement exact, ou bien simplement ces faux prophètes de 1830, burlesques et impudents lyriques. Hors la foi où trouver les puissances du Beau ?

Mais flammes inconnues des romantiques, comme sont glacées les sources de vie chez le vieil athée ! Divinations étrangères au talent de ces ténébreux puérils que ne semblent avoir touché d'autres souffrances que les violences nerveuses de la lettre et d'autre virilité que celle des larmes façon. Trop de colifichets, trop de gestes purement formels, comme chez ce Balzac, où l'œil de chair a peut-être éteint ce qui restait de génie intuitif à ce gros romancier. Et trop d'images nerveuses mais inertes, apparemment justes, mais qui lassent, tel de cet Isidore Ducasse, hérédo sans voie d'un père sans Dieu... Pas de vérité qui éclate, hallucinante, comme dans un Greco, pas d'âme voisine devinée par son âme, comme dans Tacite ou Dos-
toïevski, aucun feu nourri d'*ingenium*, aucun mysticisme

littéraire ou spirituel... Mais où donc est cet art romantique ?

Serait-il, dans ces pleurs à la douzaine, verbiage lugubre de cynisme qui paraît bercer le corps baillant du pauvre Gérard — le seul qui soit allé jusqu'au bout, jusqu'aux limites folles de la « méthode ». Ou dans ces puérides diableries d'un Baudelaire artificieux et trop habile, romantique mesuré, plus élégant, plus vicieux et non moins malade que cet autre satan de pacotille, l'ivrogne du Chat Noir et du Corbeau ?

« A toutes les extases, disait la sainte de Lisieux, je préfère le sacrifice. » Un de ces mots éclair dont il faudrait selon Cocteau, que tout poète se tatouât le cœur... Je ne sais si Monsieur de Lamartine l'eût fait bien volontiers, ni même s'il eût, dans son industrie, découvert un mot si riche et si cher... Si tous les artistes ne sont pas des prophètes (c'est un peu à cause de l'idée futile que nous nous faisons de l'art — pourvu qu'il soit habile !) il est reconnu que, soit dans l'ordre divin, soit dans l'ordre naturel, tous les prophètes sont de grands artistes. Mais où donc trouver, entre les murs mesquins d'une école, cette lumière térébrante dont parle S. Jean ? Faute d'avoir cru avec fonce et aimé passionnément, les romantiques y ont failli. Trop près de leurs œuvres, trop loin d'eux-mêmes, pâmés dans les orgies de ces désespoirs si douloureusement faux. Ils se sont méconnus. Et la lettre multicolore a tué la vision.

Tout de même, ont-ils inventé cette fameuse veine — ô Molière ! — *le filon de la détresse*. Si propre à bouleverser le bourgeois d'alors, prudhomme et rondouillard, et gavé jusqu'à la narcose de sereine démagogie. Avec les hoquets mouillés du poète, les extases crépusculaires, les larmes sucrées sur le mystère des lacs, les musardises et autres mièvreries à la Gavarni, c'était la caricature, effroyable d'inconscience et sacrilège, de la douleur.

Mais quelle école, quelle méthode pourrait-elle bien contenir les intuitions du véritable artiste, profondes et vastes comme la créature ? *Spiritus vir artis*. Il n'y aura jamais qu'une seule école d'art, la mesure du vrai, cette divination qui allume les images, non d'un fallacieux éclair nerveux ou verbal — Lautréamont et Hugo — mais de ce feu qui, dans l'ordre humain, s'apparente au mysticisme chrétien. Shakespeare n'est-il point, dans le domaine de

l'artisan ce que serait sur le plan divin un S. Paul saisi par l'éclair de foi.

L'école est aux talentueux qui ne s'aventurent guère dans les mystères humains, mais qui se lient aux règles des autres, quand même l'art est un pur don, et non un code. Aux grands artistes, aux seuls artistes, le vrai jaillit de soi. Le pouvoir de perception crée la règle et sauve des règles. Pascal vit ; mais la Bruyère, faiseur de littérature, vit-il autant ? Et le relit-on comme pour s'y chercher ?

Aussi bien faut-il se souvenir de ceux qui, en marge de cette école — manufacture de lyrisme — sauvèrent 1830. Et je donnerais bien tous les vers de Musset (et son vain Pélican) pour une tête de Daumier. Une de ces attitudes que l'artiste a *saisies* dans un éclair, qu'il a mûries chez lui, en lui, avec tout ce qu'il avait deviné de lui-même pour en faire cette humanité féroce, vengeresse et durable empreinte de l'art vrai, de la vie sur cette mascarade de « sublimes » geignants. La mystique de ce réaliste animé le rapproche inévitablement du génie espagnol et, comme Molière avait pris la Comédie, il a choisi, lui, l'art plastique suprême du psychologue, la caricature.

Et Chateaubriand n'a-t-il point créé son nom au seul instant où, vieil homme, il prit dans son intuition, aiguïlée par l'expérience, ces immortels *Mémoires* qui ne sont plus d'aucun romantisme ? Portrait où l'on sent le virus de Saint-Simon, le feu irrévocable de celui qui *a vu*. Cette même divination par quoi Fouché, fort de sa vision définitive, s'est joué de Napoléon. Mais ici il ne s'agissait pas d'un jeu à la Ruy-Blas, c'était une comédie de Shakespeare. Et l'on pourrait se demander pourquoi — sinon par impuissance — les « tragiques » de 1830 ne se sont point attaqués à ce duel si profondément humain de deux instincts, dont l'un possédait l'antre et qui contient peut-être la plus infernale comédie de l'histoire. Mais qui donc l'écrira ?

Talleyrand le boiteux, fruit trop élégant d'une aristocratie poivrée, et Fouché — dont seuls n'ont jamais parlé que les muscles du faciès et l'éclair des yeux — quelle école de psychologie pour les romantiques naissants ! Ne furent-ils pas, ces diplomates impénétrés, parmi les plus grandes forces humaines du siècle ? Autant dans le mal que l'a été dans le bien le père des Curés de France, l'homme qui

trouva l'Amour dans cette vraie souffrance que d'autres avaient tant profanée.

Des lois rigides de cette bohème chevelue aux burins tragiques de Daumier n'y a-t-il pas un fossé profond comme l'âme ? Cet infini qui va des règles morbides à la Connaissance et à la Beauté. Mais nous, c'est l'art que nous cherchons, le vrai animé, le vrai de l'artiste et non celui de ces amoureux de formes comme il en fut au long de ce siècle païen. Et il n'est guère plaisant de célébrer des hommes si étrangers à toute flamme de vérité. Entre les chants de Maldoror et la vie réelle l'artiste chrétien a préféré celle-ci. Un amour fécond l'y attache, et la grâce d'y découvrir, à travers son âme, l'âme de tous les hommes — et ce Dieu créateur du monde.

TROIS-LETTRES